

D : Dieu (/diable)

Un jour à l'école il a fallu dessiner Dieu, c'est là que les ennuis avec Lui ont commencé. J'allais à l'école en Alsace, où il y avait des cours de religion à l'école, une fois par semaine sous le regard discrètement réprobateur du maître la classe se scindait en quatre groupes inégaux, catholiques, protestants, israélites, car à l'époque on disait israélites, sans religion, chacun suivait le ministre spécifique de son Dieu particulier sauf le groupe numéro quatre qui n'avait ni Dieu ni ministre. Un jour où j'avais, comme toutes les semaines, suivi le pasteur, il a fallu dessiner notre Dieu en haut de l'échelle de Jacob. J'ai demandé comment on devait Le dessiner, le pasteur a répondu sur le ton de l'évidence faites une lumière. Mes idées sur le sujet s'en sont trouvées bouleversées. Jusqu'alors je m'étais représenté plus ou moins un vieillard barbu, là tout à coup il fallait se représenter une lumière,

et cette lumière n'avait même pas l'air d'étonner mes camarades, voilà ce qui me surprenait le plus, apparemment ces camarades étaient plus avancés que moi dans leur cheminement spirituel. En même temps, j'avais posé la question, je devais donc avoir déjà des doutes quant au vieillard, au fond de moi je devais me douter qu'avec Dieu ça allait être compliqué.

Tant qu'on pouvait se le figurer sous les apparences d'un vieillard il n'y avait dans l'idée de Son existence rien de bien alarmant. C'était un vieillard, à cet âge où une grande partie des adultes m'apparaissait comme ayant déjà un pied dans la tombe je ne trouvais pas ça original, Dieu évidemment était, j'en étais bien conscient, un vieillard d'un type pour ainsi dire exacerbé, majuscule, élevé à une sorte de quintessence, pourvu d'une barbe essentielle, fondamentale, un concentré de vieillard accumulant en Lui l'autorité et le caractère profondément vénérable de tous les vieillards barbus possibles additionnés, mais malgré tout on voyait à peu près à quoi s'en tenir à Son propos. Tandis que s'Il était une lumière, ça changeait tout. Pour commencer, on comprenait bien comment Il pouvait, ainsi qu'on l'avait appris, être partout, on n'était à l'abri nulle part, quelque chose de l'air lui-même dans lequel on baignait en permanence participait lointainement de la personne divine. Je me figurais une lumière blanche d'une intensité supranaturelle qui serait allée en se dégradant progressivement sur les bords, passant circulairement au jaune pâle, puis à l'or, etcetera, et se perdant, car même s'Il était de la lumière

Dieu n'était quand même qu'*une* lumière, quelque part il fallait bien qu'il prît fin, quoiqu'Il fût en même temps sans limites. C'était un mystère, qui dépassait nos facultés de compréhension, mais justement, ça confirmait que c'était bien à Dieu qu'on avait affaire et qu'il convenait d'être particulièrement prudent et attentif en ce qui Le concernait.

Le cœur spécialement blanc de Sa personne appelait, sans qu'on pût s'en défendre, les pensées noires de choses sales et sacrilèges. Après les avoir eues il fallait les expier en se pinçant longtemps les jambes et les bras d'une extrémité à l'autre sur les quatre angles de chaque membre. D'ailleurs, même en l'absence de telles pensées, mieux valait tous les soirs dans son lit longtemps se pincer, avant d'entamer de longues prières avec demandes de pardon et de secours contre l'Ennemi, ces prières elles-mêmes devant constituer le prélude à des histoires librement inspirées par tel ou tel épisode biblique et offertes à Dieu un peu comme on est censé rapporter à sa mère une rédaction spécialement réussie et bien notée. Mais les pinçons et les prières s'éternisaient, on était pris de distractions pendant les demandes de secours, on s'assoupissait, la plupart du temps on s'endormait avant les histoires, et même avant l'amen, ce qui fournissait le lendemain matière à des surcroûts d'expiation, rendant à leur tour encore plus certaine la chute prématurée dans le domaine des songes. En fin de compte les histoires censées honorer Dieu ne Lui étaient jamais racontées. Cependant le devoir et la nécessité de les conter flottaient

toujours à l'horizon de l'endormissement à venir, il aurait fallu, on le sentait bien, des histoires saintes pour compenser les histoires profanes et sanglantes qu'on se racontait dans la journée sitôt qu'on avait cinq minutes, il fallait d'autres histoires ou au moins avoir l'intention d'en raconter pour se donner le droit de raconter ces histoires de sang.

Avec le diable, on n'avait pas de tels soucis. Le diable on pouvait le prendre à la légère, à la bonne franquette. Sur les illustrations des *Contes et légendes*, que j'imaginai tous écrits par un certain Fernand Nathan, je le cherchais en priorité, pour le contempler avec un mélange de jubilation et d'effroi modéré. Alors qu'avec Dieu on était dans le dépouillement total, d'où le risque de sacrilège à la moindre fausse manœuvre, le diable accumulait sur lui tellement d'affiquets que même si on avait pu blasphémer à son sujet, ce qui de toute façon n'était pas le cas, le blasphème se serait perdu dans le bric-à-brac général. Que d'ustensiles et d'apparences. Cornes, barbiches et jambes de bouc, comme chacun sait, mais aussi bien simple costume vert et unique sabot qu'on n'apercevait pas au premier coup d'œil, chat noir, serpent, odeur de soufre et de tabac à priser, voire rien du tout ou juste une pomme dans la main, comme le Tentateur du portail de la cathédrale, devant lequel je passais tous les jours sans comprendre en quoi il était diabolique, avec son visage souriant, jusqu'au jour où j'avais aperçu les crapauds et autres vipères qui cheminaient discrètement le long de son dos en grès rose des Vosges. Le diable

était multiforme et trompeur, ce qui faisait qu'il pouvait prendre en fin de compte l'aspect d'à peu près n'importe quoi ou qui, d'un homme comme tout le monde. Dieu aussi pouvait devenir un homme, prétendait-on, mais un seul, et c'était une affaire embrouillée, alors que le diable, ça n'était pas compliqué, tout individu augmenté d'un signe discret tel qu'odeur de tabac, sabot, ménagerie dans le dos, et encore, tout ça n'avait rien d'obligatoire, pouvait être lui.

Chose curieuse, cette plasticité infinie du Malin n'avait rien de particulièrement effrayant. Dieu était partout, le diable aussi, mais, tandis que l'omniprésence divine contraignait à se pincer et à se retenir de s'endormir, la seule conclusion qui s'imposait à l'idée de l'ubiquité du démon était qu'on pouvait parfaitement imaginer qu'on l'était soi-même. Alors que Dieu, non, il ne faut quand même pas exagérer. Mais rien ne s'opposait à ce qu'on se figurât être son Ennemi, et surgir impromptu pour un oui ou pour un non devant des mortels effarés, ricanant, séduisant, vêtu d'un costume vert et nanti de tous les pouvoirs. J'aurais volontiers été le diable, à dix ans. D'un autre côté il ne faut pas exagérer, plus modestement je me voyais d'abord dans la peau des gens que je voyais de temps en temps jouer son rôle, Méphistophélès crevant une muraille en papier pour venir chanter d'une voix de baryton-basse, à l'appel de Faust, sur la scène du théâtre municipal, Gérard Philipe sur l'écran noir et blanc de *La Beauté du diable*. Je m'imaginai plus tard acteur jouant le rôle du diable en train de faire son cinéma. Je ne me voyais en dehors de ça

jouer aucun autre rôle, jouer à être quelqu'un c'était à mes yeux jouer à être Satan, feindre, c'était être lui, ce qui impliquait au fond que tout le monde le fût peu ou prou.

La seule solution avec Dieu c'était de cesser d'un coup d'y croire. Tandis qu'avec le diable, qu'on avait toujours traité par dessous la jambe, on n'avait pas besoin de se donner ce mal. Du coup, le diable, à sa manière insidieuse et souple, persiste et s'attarde, flottant toujours dans l'air comme une odeur tenace même après la croyance. Mais du coup Dieu aussi en fin de compte s'attarde et s'incrute. Il y a toujours quelqu'un qu'on aimerait vaguement être pour pouvoir devenir tout le monde sans cesser pourtant d'être soi, quelqu'un à être pour ne pas être seulement soi, pour se glisser ailleurs et ne laisser que son enveloppe trompeuse et vide sous le regard inquisiteur de Dieu. Et il y a toujours quelqu'un pour qui inventer des histoires, mais quelles histoires, on a beau chercher, celles qu'on raconte ne satisfont jamais le destinataire sourcilleux, il en faut toujours une autre, une nouvelle, ça n'en finit pas. On s'endort avant la fin.